

Danse: Gaëlle Bourges gagne sa bataille d'Austerlitz

Par Ariane Bavelier

Publié hier à 09:00, mis à jour hier à 11:12

[Copier le lien](#) [✉](#) [f](#) [t](#) [in](#)

Écouter cet article

00:00/03:48



Cette odyssee des souvenirs emporte le spectateur, le laisse à la dérive dans son propre monde intérieur. *Danielle Voirin.*

CRITIQUE - En regard du roman de Sebald, la chorégraphe signe une pièce magistrale dans son style profondément original.

Immersion dans le blanc. Ni pointes ni tutu mais ce même principe de l'acte blanc des ballets du XIX^e siècle inscrit là, page vierge où déployer les songes. Gaëlle Bourges y tient son *Austerlitz*, variation chorégraphique à partir du roman éponyme de Sebald. Son blanc à elle est particulier. Il possède l'éclat poudreux des souvenirs. Gaëlle Bourges a beaucoup étudié la danse, mais aussi l'histoire de l'art. Pour compléter le portrait de cette artiste de 57 ans, il faut ajouter qu'elle écrit. Elle joue de toutes ses cordes pour composer ses pièces qui tiennent autant par les images que par le texte et les corps.

La lettre d'info Culture et Loisirs - Newsletter

Du lundi au vendredi

Recevez chaque jour l'actualité culturelle : cinéma, musique, littérature, expositions, théâtre...

S'INSCRIRE

Ses derniers opus traitaient de *La Dame à la Licorne (A mon seul désir)* ou de *Lascaux*. Elle part ici sur les traces de Sebald: de la même manière que Jacques, le héros d'*Austerlitz* se met en quête de ses souvenirs, et accumule des fragments qui finissent par faire sens les uns avec les autres, elle recherche les traces de son passé et de celui des six interprètes de la pièce, qui tôt ou tard ont rejoint sa propre histoire. En haut à gauche, sur le fond noir de la scène, elle projette à mesure des petits clichés en noir et blanc, comme Sebald en sème sur les pages de son roman. Les corps des danseurs jouent avec cette image, copiant la pose pour s'en détacher en rondes, farandoles, marches, images mouvantes qui prolongent le texte en incarnant les scènes du texte de manière sommaire, les faisant et les défaisant à mesure que le texte les énonce. Ces corps en clair-obscur, réduits à des silhouettes habillées distinctivement, mènent leur bal éphémère. Ils surgissent, images oniriques, arrachées à l'obscurité de la mémoire, pour s'épanouir dans l'éblouissement instable de la scène, font trois petits tours et puis s'en vont, avec la grâce des réminiscences. «Personne ne saurait expliquer exactement ce qui se passe en nous lorsque brusquement s'ouvre la porte derrière laquelle sont enfouies les terreurs de la petite enfance», écrit Sebald.



Aucune grandiloquence mais une immersion limpide et désordonnée dans l'enfance. *Danielle Voirin.*

Et l'on est pris. Gaëlle Bourges dit son texte de sa voix enveloppante. Des vagues de piano le portent, l'irisent ou s'y cognent, creusant les nuances. Elle y ajoute des phrases de Sebald, Éric Vuillard et Neige Sinno. Emily Dickinson donne la méthode: «*Dire toute la vérité mais la dire en oblique*». Se succèdent des souvenirs nets comme des perles, des digressions autour de Nijinsky, de l'historien de l'art Aby Warburg enfermé dans le même hôpital psychiatrique que le danseur et dont *Le rituel du Serpent* ouvre sur les danses serpentine de Loïe Fuller... Il y est question de Fontenay aux roses, du bonheur aussi, mais comme le définit Agnès Varda avec «*des trous et des morts à l'intérieur*». Aucune grandiloquence mais une immersion limpide et désordonnée dans l'enfance, ses jeux indécodables, sa liberté, ses associations saugrenues ou inattendues qui, mises bout à bout, déroulent une histoire sans queue ni tête, où les fragments du puzzle ne s'assemblent jamais dans une figure stable mais qui gardent leur puissance d'évocation mystérieusement intacte.

Qu'importe si l'on rate une phrase, ou si l'on rêve ailleurs. Cette odyssée des souvenirs emporte le spectateur, le laisse à la dérive dans son propre monde intérieur. «*Il n'y a rien de plus fascinant, ni aujourd'hui ni quand j'avais cinq ans, que de suivre hypnotisée les poussières en forme d'étoiles voler dans les faisceaux des projecteurs*», dit Gaëlle Bourges. On lui sait gré que cet éblouissement d'enfant l'ait amenée si loin.

Théâtre Public de Montreuil –CDN : jusqu'au 31 janvier 2024

Maison de la Culture d'Amiens : 14 et 15 février 2024

Théâtre Antoine Vitez (Ivry-sur-Seine) : 1er mars 2024

Théâtre de la Vignette (Montpellier) : 5, 6 et 7 mars 2024